Histoire des textes.

B. Alexanderson, *Le texte des* Confessions *de saint Augustin. Manuscrits et stemma* (Acta regiae societatis scientiarum et litterarum Gothoburgensis. Humaniora, 42) : Göteborg, Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhället, 2003, 105 pages.

Il est rare, à notre époque, qu'un livre soit entièrement consacré à la critique textuelle. Mais la qualité exceptionnelle des *Confessions*, les problèmes irritants qu'y posent certains *loci desperati*, l'abondante littérature secondaire peuvent justifier une telle démarche. Ici cependant, on reste surpris de l'absence délibérée de recours à la paléographie et à la codicologie. Les manuscrits, que mentionne le sous-titre, sont pour l'auteur de simples réservoirs de variantes, constamment désignés par un sigle emprunté aux éditions de références, sans que leurs cotes soient jamais fournies. Les variantes elles-mêmes semblent citées de seconde main d'après les études ou les apparats antérieurs. Ces options sont dommageables, car elles enferment les discussions dans un matériel déjà sélectionné, où les éventuelles erreurs ne peuvent d'aucune manière être éliminées.

Cela dit, l'exposé de Bengt Alexanderson se lit avec intérêt. Les réflexions initiales sur la stemmatologie (p. 7-24) cherchent à préciser le concept de « fautes significatives », et illustrent la gravité des perturbations que provoque le phénomène de contamination. Leurs conclusions pleines de bon sens servent aussitôt à évaluer le stemma proposé par Luc Verheijen, puis amendé par Michael M. Gorman (p. 25-41). Trois critiques principales sont adressées à ces deux savants : l'exploitation de fautes non ou peu significatives, ayant pu se produire indépendamment ; une tendance à minimiser l'ampleur des contaminations ; un fondement textuel trop restreint, correspondant aux seuls passages repris par Eugippe au début du VI^e^ s. (soit 6 % du texte des *Confessions*, si l'on se limite aux extraits attestés dans l'ensemble des manuscrits d'Eugippe, 10 % si l'on ajoute les extraits propres à certains témoins). L'auteur estime que Verheijen et Gorman « s'appuient trop » sur Eugippe ; il enrichit donc leur matériel au moyen d'une série de lieux variants, tirés surtout des livres 1, 4, 8, 10 et 12 des *Confessions* (p. 42-77). À partir de cette documentation élargie, il tire ensuite une série de conclusions, de portée limitée mais lui paraissant mieux fondées (p. 78-101) : contamination généralisée, dans les manuscrits d'Eugippe comme dans ceux d'Augustin, à l'exception notable de *S* (le *Sessorianus* du VI^e^ s., qui serait maintenant trop dévalorisé, après avoir été trop exalté) ; impossibilité d'établir un stemma général et cohérent ; rapprochement des témoins directs en plusieurs groupes : *SO, CD, AH(V)*, *BPZ*, *EG(M)*, dont les meilleurs seraient, en dehors de *SO, AH* et *EG* (non *CD*, comme le croyait Verheijen). En définitive, le matériel disponible reste insuffisant pour classer les témoins d'Eugippe, et « chaque passage (des *Confessions*) doit être jugé individuellement ».

La section centrale, qui commente les passages retenus comme importants pour le classement des manuscrits, est la plus intéressante (p. 42-77). L'auteur — à juste titre — y fait un tri sévère entre fautes signifiantes et non significatives ; il en profite pour discuter en passant la plupart des *loci desperati*, même si aucun ne sert réellement à l'établissement des conclusions finales. Ses commentaires, toujours instructifs, reposent à l'évidence sur une connaissance approfondie de la langue latine tardive et des usages d'Augustin. La démarche de l'auteur pèche cependant, à mon sens, de deux manières :

a. la sélection des passages « importants » et l'identification des leçons originales sont effectuées de manière subjective, bien qu'elles soient destinées ensuite à étayer des conclusions qui se voudraient objectives ;

b. la présentation du matériel ne permet pas, en général, de savoir avec précision quels ont été les choix des différents éditeurs (SKUTELLA et VERHEIJEN mis à part). Dix éditions, de 1896 à 1997, sont énumérées à la p. 102, mais les formulations ambiguës abondent, du type de celles des p. 54 : « Les éditeurs préfèrent *cocta*, mais je crois que *coacta* est la bonne leçon » ; ou 55 : « Je préférerais lire *species* au lieu du *spes* des éditeurs » ; ou encore 63 : « Les éditeurs préfèrent l'un *uitae*, l'autre *uiae* ».

Si chaque lieu variant des *Confessions* doit être apprécié isolément et si, face à une contamination massive, l'éclectisme est l'unique attitude possible, alors les choix des Mauristes — dont tous les critiques postérieurs ont tenu compte — devraient être rappelés de façon systématique. Il n'est pas indifférent de noter par exemple qu'eux aussi avaient préféré *coacta* à *cocta* et *species* à *spes*.

François DOLBEAU.

Monique BOUQUET : *Les vicissitudes grammaticales du texte latin du Moyen Âge aux Lumières*, Bibliothèque d'Études Classiques : Louvain - Paris - Sterling, Va., Peeters, 2002, 402 pages.

Tous les latinistes trouveront de l'intérêt à cette étude historique fouillée, mais jamais fastidieuse, du regard jeté sur la langue latine et son expression littéraire par les pédagogues français de l'époque moderne. Le cœur du propos réside dans l'analyse des répercussions sur la méthodes d'apprentissage de la théorie d'un ordre linguistique naturel, qui émerge au milieu du XVII^e^ siècle. Trois parties composent l'ouvrage. Pour commencer, un rapide survol (p. 11-42) de mille ans de transmission souligne les étapes de renaissance successives de l'intérêt porté aux lettres anciennes : sa clarté soutenue de notes détaillées fait le prix de ce parcours. La seconde partie introduit la *Nouvelle méthode latine* de Lancelot (première édition en 1644), le traité avec lequel bascule le regard qu'on porte sur le latin. Un rappel évoque d'abord les grands manuels et ouvrages théoriques auxquels elle visait à se substituer : le *« Despautère »* (1506 et suiv.), la *Minerva* de Sanctius (1587), la *Grammatica philosophica* (1628) de Scioppius et l'*Aristarchus* de Vossius, paru en 1635. Dans ce contexte, on conçoit la nouveauté épistémologique, mais en même temps l'aboutissement que constitue une méthode consacrant le français comme métalangage, et *donc* comme modèle d'expression : c'en est bien fini de la grammaire « morphologique » que l'Europe avait héritée de Donat. L'auteur poursuit par une présentation détaillée des méthodes pédagogiques contemporaines de celle des Petites Ecoles pour lesquelles fut rédigée la « NML », ainsi que des perspectives qu'ouvre le *Traité des études* de Rollin, minutieusement analysé (p. 146-160).

La troisième partie, la plus neuve, lie la théorisation de l'apprentissage du latin à l'essor d'un discours sur la « langue naturelle » définissant d'une manière de plus en plus impérieuse les contours de la langue française ; à cet égard, l'article « Inversion » de l'*Encyclopédie*, sous la plume de Nicolas Beauzée, présente clairement la position « moderne » : l'ordre analytique est le meilleur serviteur de la pensée, dont le langage n'est que l'expression. Dès lors, les textes latins peuvent être légitimement soumis à une réécriture pédagogique, dont l'auteur nous donne un exemple caractéristique p. 330. Comme argument décisif, Beauzée invoquait les Anciens ; l'analyse de sa lecture, systématiquement forcée, de la notion d'*ordo* chez les

grammairiens latins (p. 185-242) est suivie d'une étude précise et fort riche du même concept dans la tradition rhétorique gréco-latine, de Denys d'Halicarnasse à Cicéron et Quintilien (p. 243-287). Un retour détaillé au polémique impliquant Du Marsais, l'abbé Batteux et d'autre pédagogues nous fait apprécier enfin l'importance qu'eut un débat si loin de nous maintenant.

Les quatre *indices* (p. 381-396) suivant les textes cités en annexe et un riche bibliographie sont les bienvenus ; on regrettera toutefois que celui des *moderni* soit accompagné de précisions souvent inutiles ou partielles : Charlemagne est « empereur d'Occident », J.-B. (*sic !*) Bossuet est « écrivain français », et parfois surprenantes : Montaigne ou Saint Evremond (*sic !*) perdent leur particule, on trouve « Villedieu de » rangé à *Alexandre*, Loyola, comme se plaît à dire l'auteur, est rangé à *Ignace*, les rois sont pourvus de leurs dates de naissance et de mort, non de commencement de règne. Enfin, des erreurs d'impression sont à déplorer (le *è* en petites capitales est maltraité dans la table des matières, *œ* est écrit *oe* p. 47...) et certains choix orthographiques ou lexicaux (Apollonios *Dyskole*, l'archaïsme *oraison* pour *discours*) ou de (non) ponctuation (« la langue latine de modèle devient référence secondaire », p. 163, « l'Église de Rome le sait qui constate... », p. 164) sont contestables. Au-delà de ces défauts très circonscrits, on reste admiratif de la maîtrise dont fait preuve Monique Bouquet : sa capacité à analyser et suivre des idées — comme est finement analysée la lecture que fait Isidore de Séville de ses prédécesseurs (p. 212-219) ! — est parfaitement servie par la virtuosité de son érudition technique : l'âpreté des débats, l'implication des enjeux épistémologiques ne lui échappent pas, partant, nous deviennent sensibles, et l'on se prend à envier une époque qui connaissait de pareils débats... Il est permis de ne pas partager complètement les vues de l'auteur, en particulier quand la conclusion plaide pour une nouvelle approche des textes, qu'il est sans doute réducteur de caractériser comme plus « spontanée » : la littérature latine est un curieux trésor, en ce qu'il s'enrichit à chaque visite, et il est serait dommageable de faire fi d'un apparat culturel multi-séculaire. Cet ouvrage constitue une étude originale et pertinente, dont l'approche résolument « moderne » permet de trouver de nouvelles richesses à notre héritage intellectuel et littéraire.

G. Bonnet.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Tome XXII, Livre XXXII, texte établi et traduit par B. Mineo (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2003, LVIII-111 pages, dont 62 doubles.

L'édition des 35 livres conservés de Tite-Live avance lentement dans la CUF. Le livre 32 est le 28^{e} publié dans cette Collection. C'est l'un des plus courts, sinon le plus court (41 et 43 sont mutilés). C'est un livre de transition qui fait le récit des événements (pour l'essentiel, la 2^{e} guerre de Macédoine) depuis mars 199 (entrée en charge des consuls de l'année : L. Cornélius Lentulus et P. Villius Tapulus) jusqu'au